

RECHERCHES SUR L'ORIGINE ET LA DIFFUSION DU CULTE DE SAINT SATURNIN DE TOULOUSE (DES ORIGINES AU CONCILE DE TRENTE)

PAR

ANNE-VÉRONIQUE GILLES

INTRODUCTION

Le souvenir de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, martyrisé pour sa foi de façon insolite (attaché à un taureau qui l'entraîna, il eut la tête brisée sur les marches du temple capitolin), est toujours vivant dans la ville où son culte est organisé officiellement depuis le Ve siècle. Ce culte a largement dépassé les limites toulousaines, mais l'historiographie du saint montre que ses manifestations sont mal connues et surtout que les « actes » même du martyr ont subi une tradition peu claire. Les historiens qui les ont étudiés ne s'en sont guère servis que pour essayer de dater l'époque de l'évangélisation des Gaules, dans une longue querelle qui n'a pris fin qu'avec les travaux de monseigneur Duchesne, au début de ce siècle. Les archéologues eux-mêmes n'ont souvent utilisé la Passion du saint que pour s'en aider dans leurs recherches sur la Toulouse antique.

Il convenait donc avant tout de dégager cette *Passio antiqua* des légendes et des déformations qui l'ont défigurée par la suite. Pour ce faire a été reconstitué un « dossier hagiographique » qui rend compte des *vitae* successives de saint Saturnin. Puis, ont été retracées les grandes étapes des manifestations du culte, en faisant une place à part à la liturgie élaborée en l'honneur du saint et à l'iconographie du martyr.

PREMIÈRE PARTIE

LE DOSSIER HAGIOGRAPHIQUE

Si l'acte officiel du martyr de saint Saturnin, la *Passio antiqua*, est bien connu des hagiographes et des historiens, les passions légendaires, composées ultérieurement, n'ont jamais fait l'objet d'une étude critique ; leurs sources et leurs origines n'ont jamais été discutées. Elles présentent cependant une très grande importance pour la diffusion du culte saturninien. Apparues successivement à partir de la fin du IX^e siècle, elles finirent par former un véritable *Corpus* auquel le dominicain Bernard Gui donnera sa forme définitive au début du XIV^e siècle.

CHAPITRE PREMIER

LA *PASSIO SANCTI SATURNINI*

La *Passio* est le plus ancien document qui ait conservé le souvenir de saint Saturnin. L'étude littéraire et stylistique qui peut en être faite révèle une composition en trois étapes. Le récit du martyre pourrait remonter à un panégyrique prononcé à une époque assez reculée, peut-être dans le courant du IV^e siècle, peut-être oeuvre de saint Exupère, évêque de Toulouse dans les premières années du Ve. Le récit de la translation du corps du martyr dans sa sépulture définitive, au centre de la basilique qui porte encore aujourd'hui son nom, par les soins du même Exupère ne saurait être antérieur au décès de ce dernier (vers 415) ; il dut cependant être composé très peu de temps après cette date. Quant au prologue et à l'épilogue, ils auraient été ajoutés un peu plus tard par un compilateur intervenant vers le milieu du Ve siècle. En tous cas, la *Passio antiqua* avait revêtu sa forme définitive avant la fin de ce siècle ; le missel wisigothique lui a alors emprunté toutes ses oraisons.

Trois éditions, ne reposant que sur un petit nombre de manuscrits, ont jusqu'à présent vu le jour : celle de Surius (XVI^e siècle), celle de dom Ruinart (XVIII^e siècle) et celle d'A. Frabrega Grau (1955), qui donne une version tirée des passionnaires espagnols. Or, trente-neuf manuscrits de cette *Passio*, transcrits du VIII^e au XV^e siècle, ont pu être recensés. Huit d'entre eux ont été utilisés pour l'édition ici proposée : Turin, Biblioteca nazionale, D V 3 ; Berne, Burgerbibliothek, 48 ; Londres, British Library, add. 25600 ; Paris, Bibliothèque nationale, nouv. acq. lat. 2180 ; Bibliothèque vaticane, Reg. lat. 524 et Borgh. 297 ; Evreux, Bibliothèque municipale, 101 ; Trèves, Bibl. Semin., 36. Une étude des variantes qu'ils présentent permet de proposer un classement provisoire des manuscrits de la *Passio antiqua*.

CHAPITRE II

LES ORIGINES DE LA « LÉGENDE »

Lorsque commence à se forger la fameuse théorie de l'apostolicité des églises des Gaules, le nom de saint Saturnin apparaît, dans les premières années du VI^e siècle, sous la plume de Césaire d'Arles qui en fait un des *discipuli apostolorum*, fondateurs des premières églises chrétiennes de ce pays. Grégoire de Tours, dans son *Liber in gloria martyrum*, semble se faire l'écho de ces légendes apostoliques ; mais, dans l'*Historia Francorum*, faisant oeuvre d'historien, il adopte pour ces missions apostoliques la datation de la *Passio antiqua* (année du consulat de Dèce et de Gratus, soit 250) et l'utilise pour fixer le temps où les sept évêques envoyés de Rome en vue d'évangéliser la Gaule ont accompli leur tâche.

Grégoire de Tours a le mérite d'être le premier auteur à faire des révélations sur le culte de saint Sernin puisque c'est grâce à lui que nous connaissons deux miracles attribués à son intercession ; le récit qu'il consacre à deux autres miracles montre qu'en son temps déjà les reliques de saint Saturnin étaient transportées par tout le royaume. Ainsi, le *Liber in gloria martyrum* est à la base du *De mirabilibus sancti Saturnini*, qui formera plus tard un des éléments importants du dossier hagiographique de saint Saturnin.

CHAPITRE III

LES VIES LÉGENDAIRES

Après Grégoire de Tours, l'hagiographie de saint Saturnin sort du domaine de l'histoire. Se créent alors des légendes, forgées dans le Sud-Ouest de la France ou dans le Nord de l'Espagne. Les éléments qui les composent ont dû se mettre en place au VIII^e siècle, mais les témoignages conservés sont un peu plus tardifs.

Les *Gesta Saturnini* ont été écrits en 900 ; ils se présentent comme empruntés aux souvenirs d'Honeste, prétendu disciple du saint. Le but poursuivi par leur auteur, un clerc auscitain, est de prouver l'apostolicité de saint Saturnin parce qu'elle fondait l'antiquité de l'église d'Auch et permettait à ses représentants de faire valoir leurs prétentions sur les évêchés navarrais qui, un temps, lui ont été effectivement rattachés. Pour ce faire, l'auteur des *Gesta* a recopié les passages de l'Évangile où apparaissait un disciple non nommé ; il affirme chaque fois qu'il s'agissait de Saturnin. C'est le procédé utilisé dans l'une des vies de saint Martial attribuée au moine Aurélien, dont on a voulu faire le pseudonyme d'Adhémar de Chabannes. La date des *Gesta Saturnini*, rédigés en 900, où Martial est d'ailleurs cité, oblige à revenir sur cette attribution. Que l'ouvrage ait servi, ou non, de modèle à la vie de

saint Martial, les légendes répandues par les deux textes l'ont été dès la fin du IX^e siècle.

Dans les *Gesta* apparaissent pour la première fois les récits légendaires du voyage de Saturnin en Espagne et de la conversion des habitants de Pampelune par sa prédication. Ces récits proviennent sans doute de *Gesta* hispaniques qui n'ont pas encore été retrouvés et qui ont aussi servi de source à la vie de saint Firmin, évêque d'Amiens.

Le texte des *Gesta* est donné d'après le manuscrit nouvelles acquisitions latines 613 de la Bibliothèque nationale, avec les variantes du manuscrit latin 5343 de la même Bibliothèque et du manuscrit 479 de la Bibliothèque municipale de Toulouse.

La Passion interpolée est une oeuvre encore plus fabuleuse que les *Gesta*. Son auteur s'est contenté d'intercaler dans le texte de la *Passio antiqua* divers épisodes merveilleux qui n'ont même pas le mérite de l'originalité puisqu'on les retrouve à peu près mot pour mot dans la vie d'un martyr honoré en Sardaigne, Potitus. Très diffusée au Moyen Âge, elle a surtout inspiré l'iconographie de saint Saturnin : des scènes comme l'apparition de l'ange, la guérison de la fille de l'empereur Antonin et celle de la lépreuse Quiriace ont été traitées au cours des âges par nombre d'artistes.

La Passion interpolée, dont le texte est établi d'après le manuscrit latin 17002 de la Bibliothèque nationale, a dû être composée à la même époque que les *Gesta* ; on trouve dans les deux textes l'épisode de la lépreuse Quiriace.

CHAPITRE IV

UNE NOUVELLE RÉDACTION DE LA VIE DE SAINT SATURNIN

LA PASSION RIMÉE

Au début du Xe siècle, un auteur anonyme dédie à l'archevêque de Narbonne Agius (912-926) une vie de saint Saturnin rythmée et rimée. Un siècle plus tard, l'écolâtre de Vich, Borellus, reprend cette oeuvre. Il y apporte quelques corrections et y incorpore une hymne à saint Saturnin et un bref épilogue.

L'élément narratif de la Passion rimée comporte trois parties : la mission toulousaine de Saturnin ; son séjour en Espagne ; son martyre. L'auteur a voulu contredire les prétentions des archevêques d'Auch sur le Nord de l'Espagne ; il a donc passé sous silence l'intervention de Saturnin en Gascogne. En revanche, pour décrire son apostolat à Pampelune, sur lequel il insiste particulièrement, il emprunte beaucoup à la *Vita Firmini*, texte légendaire aux yeux des historiens mais qui a le mérite d'avoir été rédigé, à la fin du IX^e siècle, d'après les sources hispaniques. Il fait aussi appel à des

sources toulousaines plus originales : une description ancienne de la ville de Toulouse ; un sermon dressant un parallèle entre les deux saints patrons des deux églises les plus importantes de la cité, saint Étienne et saint Saturnin ; une condamnation de l'hérésie du commingeois Vigilance de Calagurris, hostile au culte des martyrs.

L'étude stylistique montre la virtuosité de l'auteur de la Passion rimée, bien supérieure à celle de son continuateur.

La Passion rimée est demeurée jusqu'à nos jours inédite. Son texte en est établi d'après le manuscrit latin 17002, avec les variantes de quatre autres manuscrits. Son influence est certaine. Elle a été mise à contribution par les auteurs de plusieurs offices liturgiques (celui du lectionnaire de Leyre en Aragon, au XIII^e siècle ; Bernard Gui s'en est inspiré dans sa composition du lectionnaire des dominicains de Toulouse, au début du XIV^e siècle). Elle se présente aussi sous une forme remaniée et abrégée, publiée en 1798 d'après un manuscrit florentin par Maceda : les extraits de la Passion rimée y ont été interpolés entre le début et la fin de la *Passio antiqua*.

CHAPITRE V

LA CONSTITUTION ET LA DIFFUSION

DU DOSSIER HAGIOGRAPHIQUE

Avec le XI^e siècle commence la dernière étape de la constitution du dossier hagiographique saturninien. Dès ce moment le peuple chrétien sera à même de connaître de plusieurs façons la vie et les mérites du martyr toulousain.

Les libelli. – Souvent, à l'époque, le clergé rédigeait de petits livrets destinés à faire connaître aux fidèles et aux pèlerins l'essentiel des textes hagiographiques et liturgiques concernant le patron de l'église visitée. Un exemple d'un tel livret pour saint Saturnin est donné par le manuscrit nouvelles acquisitions latines 613 de la Bibliothèque nationale. D'origine espagnole, il fut rapporté en Bourgogne par un pèlerin de cette contrée. Copié au XIII^e siècle, il contient à l'exclusion de la *Passio antiqua*, l'ensemble des textes que nous avons édités. Il n'a d'ailleurs rien d'original, car, depuis longtemps, on avait recopié ces sortes de livrets dans des recueils beaucoup plus amples ; c'est ainsi que le *libellus* de saint Saturnin avait été incorporé dans le légendier de Moissac (ms. latin 17002), où il manque cependant les *Gesta*. Le *Corpus Saturnini* était dès lors constitué.

Bernard Gui. – Il sera complété et remanié au début du XIV^e siècle par Bernard Gui. Le célèbre dominicain est l'auteur d'une *Vita et Passio sancti*

Saturnini, constituée d'emprunts aux *Gesta* et à la Passion rimée, qui ont fait l'objet d'une véritable réécriture, auxquels ont été ajoutés les éléments proprement historiques du dossier : la translation de saint Exupère et les miracles. Il la complète par le récit de l'élévation des reliques du XIII^e siècle. Quelques années plus tard, dans son *Speculum sanctorale*, Bernard Gui clôt définitivement le dossier hagiographique de saint Saturnin : il amplifie sa version de la *Vita et Passio* en augmentant la part de ses emprunts aux *Gesta* et à la Passion rimée ; il y insère une nouvelle translation du corps du martyr, de Toulouse à Saint-Denis, rapportée dans un des manuscrits des *Grandes Chroniques de France*.

Les abrégés. - Parallèlement à ce *Corpus*, les faits et gestes de Saturnin ont été relatés dans des écrits très brefs. Pour la première fois, la recension gallicane du martyrologe hiéronymien les rappelle en quelques mots ; le martyrologe lyonnais qui amplifie l'oeuvre similaire de Bède (muet quant à lui sur saint Saturnin) les relate en quelques lignes. Il sera repris par Florus, Adon, Usuard. Hraban Maur est le premier à s'écarter de la tradition précédente ; son martyrologe est à l'origine des légendaires abrégés ; trois de ces derniers parlent de saint Saturnin : Jean de Mailly, dans la première moitié du XIII^e siècle, Jacques de Voragine et sa *Légende dorée*, dans la deuxième moitié du siècle, Pierre de Calo un peu plus tard. Le résumé ainsi diffusé ne fait appel qu'à des textes historiques : la *Passio antiqua* et Grégoire de Tours.

Les traductions. - À partir du Moyen Âge, la langue vulgaire est utilisée pour propager le culte de saint Saturnin. Chose curieuse, aucune traduction en langue d'oc n'est parvenue jusqu'à nous. Mais il existe une version française qui a réalisé un curieux et habile mélange des *Gesta* et de la *Passio* interpolée, dont les éléments sont plus judicieusement articulés que dans le texte original, et du texte de Bernard Gui. Parmi les miracles, deux reproduisent des extraits du *De mirabilibus sancti Saturnini* et proviennent de Grégoire de Tours ; le troisième est un récit qui apparaît ici pour la première fois. Il a dû être forgé au cours du XII^e siècle et unit les cultes des saints Saturnin, Martial et Antonin. L'ensemble de la traduction française a sans doute été faite sur un texte latin, peut-être conservé aujourd'hui dans un manuscrit de Naples. Enfin, les abrégés latins de Jean de Mailly et de la *Légende dorée* ont été eux aussi traduits en français.

DEUXIÈME PARTIE

LES MANIFESTATIONS DU CULTE

CHAPITRE PREMIER

LA FONDATION DU CULTE

L'authenticité du personnage de Saturnin ne peut être mise en doute. Elle est fondée sur le récit de la *Passio antiqua*. Au milieu du II^e siècle, le christianisme est suffisamment implanté à Toulouse pour que la communauté chrétienne ait à sa tête un évêque. Le nom de celui-ci, quoique fort courant à l'époque, peut indiquer une origine africaine.

Son martyre a été provoqué par la persécution de Dèce en 250 : l'interprétation de la *Passio antiqua* qui rapporte les circonstances de son supplice permet de l'affirmer. L'édit de présentation prévoyant un sacrifice public et officiel, il semble bien que ce soit au cours d'une semblable cérémonie que l'évêque ait refusé de sacrifier aux idoles ; les organisateurs de la manifestation le laissèrent alors massacrer sans jugement par la foule rassemblée, ce qui explique le caractère insolite de sa mort. L'emplacement exact du lieu du martyre, à savoir le temple capitolin de Toulouse, n'est pas encore déterminé avec exactitude, mais il était probablement situé au centre de la cité antique, sur l'ancien *forum*.

Le début du culte fut sans doute populaire et clandestin : le corps du saint, d'après la *Passio*, fut enterré sans honneurs, là où le taureau l'abandonna (auprès de la voie romaine de Toulouse à Cahors, où s'étendait une des nécropoles de la ville, d'après les derniers travaux des archéologues toulousains). Ce tombeau ne fut pas oublié : au IV^e siècle, l'évêque Hilarius commença d'organiser un culte en «reconnaissant» le cercueil du martyr et en élevant sur sa tombe un oratoire de bois. Cette initiative, qui faisait de Saturnin le protecteur de la cité, à une époque où sévissait l'ariansime, provoqua une grande ferveur, puisque l'évêque Silve, à la fin du IV^e siècle, envisageait de déplacer les reliques dans une basilique plus spacieuse. Cette entreprise fut achevée au début du V^e siècle par Exupère, qui procéda à la translation solennelle du corps : la cérémonie eut lieu un 1^{er} novembre (date connue par le Missel mozarabe), probablement après la condamnation, en 406, du prêtre Vigilance qui s'opposait au culte des martyrs ; un fragment de texte conservé dans la Passion rimée fait en effet allusion aux attaques de l'hérésiarque qui ne nuisirent pas à l'entreprise. Celle-ci dut cependant rencontrer plusieurs difficultés d'ordre juridique et spirituel. La date de la translation ne peut être repoussée après 408-409, date de l'invasion vandale où Exupère eut à jouer le rôle de *defensor civitatis*.

CHAPITRE II

L'ORGANISATION ET L'EXPANSION DU CULTE

Du Ve au VIII^e siècle, à la suite de la translation du corps saint à

l'emplacement définitif de sa sépulture, le culte de Saturnin va connaître une large diffusion.

À Toulouse, la basilique d'Exupère devient centre de pèlerinage. Parmi les visiteurs illustres, on peut citer Sidoine Apollinaire (auteur d'un poème en l'honneur du saint) et l'évêque de Saintes, Vivien. L'aire de Saint-Sernin sert de lieu d'asile (pour la femme du duc d'Agen Ragnovald) et de charité (*Vie de saint Cyran*). Le poète Venance Fortunat signale déjà les miracles effectués par le martyr et loue la dévotion manifestée par le duc de Toulouse Launebode qui élève une église sur le lieu du supplice de Saturnin ; ce qui, à la fin du IV^e siècle, porte à trois les centres de dévotion saturniniens à Toulouse : la basilique où reposent les reliques, la chapelle bâtie sur l'emplacement du premier tombeau et celle construite près de l'ancien Capitole par Launebode.

Un culte liturgique officiel est mis en place. Le missel wisigothique ou mozarabe a retenu deux dates pour célébrer saint Saturnin : le 1^{er} novembre pour la messe de la translation des reliques et le 29 novembre qui est le *dies natalis*. Les formules des messes mozarabes, composées dès le milieu du Ve siècle, sont fondées sur le texte de la *Passio antiqua* ; elles reflètent la dévotion officielle de l'église de Toulouse et contiennent des allusions aux faits historiques qui troublèrent ces époques agitées. Le bréviaire mozarabe est à l'origine des légendes qui font venir Saturnin d'Orient. Le missel gallican, plus tardif, ne connaît qu'une messe, incomplète, au 29 novembre, intéressante car elle est l'intermédiaire entre la liturgie wisigothique et les textes beaucoup plus pauvres, du missel romain.

Hors de Toulouse, le culte du saint se répand, non seulement dans les limites du royaume wisigothique mais dans toute la Gaule. Le témoignage de Grégoire de Tours est précieux : il signale dans son *Liber in gloria martyrum* plusieurs églises et reliques du saint en Auvergne, près de Toulouse, dans la région de la Loire, en Bourgogne ; lui-même d'ailleurs avait conservé des reliques de saint Saturnin dans sa chapelle épiscopale à Tours. Des monastères ou églises s'élèvent à Verdun (Meuse) à l'instigation de l'évêque de cette ville, Paul ; dans la région parisienne (le Pecq, Chambourcy) et en Normandie, grâce à Erembert, moine de Fontenelle et évêque de Toulouse. Enfin, de nombreuses chapelles ou églises rurales éditées au saint toulousain se construisent sur les *latifundia* aquitains qui se développent dans tout le Sud-Ouest et le Centre de la France.

CHAPITRE III

L'APOGÉE ET LA DÉCADENCE DU CULTE

Du Xe au XV^e siècle, la dévotion envers saint Saturnin semble à son apogée mais, dès le début de cette période, s'amorcent déjà une déviation et une décadence du culte malgré une implantation topographique très étendue.

Le cycle légendaire du saint qui se crée entre le VIII^e et la Xe siècle, contribue à faire largement connaître son histoire mais en dénaturant les «actes» primitifs et en portant ainsi atteinte à l'authenticité du culte. Ce cycle reprend d'une part les légendes apostoliques, répandues dès le VI^e siècle, qui font de Saturnin un disciple du Christ ou de saint Pierre, d'autre part il attribue au saint une série de «compagnons» dans le but d'associer à sa gloire des saints des églises locales. Une des «branches» les plus importantes de ce cycle est la branche hispanique. Élaborée sans doute en Navarre et en Catalogne, où la dévotion au saint est très ancienne, elle a dû donner lieu à des *Gesta* aujourd'hui perdus. Nous ne les connaissons que par les oeuvres qui s'en inspirent au Xe siècle (*Gesta* gascons, *Vita Firmini*, *Passion* rimée) et qui assureront la popularité du saint dans toute la France. Cette légende établit l'évangélisation de Pampelune par Saturnin et son disciple nîmois *Honestus* aux temps apostoliques ; auprès d'eux apparaissent des «compagnons» navarrais, dont le plus célèbre, Firmin, ira subir le martyre à Amiens.

La «branche» française utilise la tradition des sept évêques évangélisateurs, nommés par Grégoire de Tours dans l'*Historia Francorum*, et, à partir du Xe siècle, la légende dite «aurélienne». Elle donne comme «compagnons» au saint, outre les évêques évangélisateurs, d'autres personnages moins connus comme Cérat d'Eauze, Ragnobert ou Papoul. Des vies de saints plus récentes (celles de saint Germier ou de saint Sever) font de la piété envers saint Saturnin et ses reliques un des mérites de leur héros.

Le développement de la basilique Saint-Sernin de Toulouse et du temporel de ses chanoines est considérable. Dès le début du XI^e siècle, l'église est reconstruite par Raymond Gayrard et consacrée par le pape Urbain II en 1096. Une confrérie de saint Saturnin existe dès cette époque. Le cartulaire atteste la multiplicité des donations. Aux reliques du saint viennent s'adjoindre une multitude de «corps saints» et la basilique devient une étape obligatoire sur le chemin de Compostelle. Mais en conséquence le culte de son saint patron tend à être éclipsé par celui de saint Jacques. Malgré une tentative de renouveau qui aboutit à une élévation des reliques de saint Saturnin dans une nouvelle châsse, le 25 juin 1285, la richesse et la renommée de la basilique consistent surtout dans l'accumulation de reliques parmi lesquelles celles du martyr tendent à se confondre. La confrérie qui porte son nom devient la confrérie des Corps saints. La disparition des archives de Saint-Sernin laisse dans l'ombre l'histoire du culte de saint Saturnin à la fin du Moyen Âge mais il semble que, dès le XII^e siècle, cette histoire se confonde avec celle de la basilique.

L'expansion territoriale du culte depuis le Xe siècle peut se constater par le nombre important d'églises et de monastères portant le nom de saint Saturnin dans une aire de diffusion largement étendue. On peut mentionner parmi les plus anciens monastères placés sous la protection du saint toulou-

sain, outre Saint-Saturnin de Pauliac (Haute-Garonne) déjà cité par Grégoire de Tours, Saint-Saturnin (Aude) devenu par la suite Saint-Hilaire, Saint-Saturnin d'Apt et Saint-Saturnin-lès-Avignon (Vaucluse), Saint-Saturnin-du-Port (Gard), plus tard Pont-Saint-Esprit : leur fondation s'étage entre le IX^e et le début du XI^e siècle. Le monastère de Saint-Sorlin-en-Bugey (Ain), édifié au Xe siècle sur une montagne dite *Mons Saturnini* christianise peut-être un très ancien lieu de culte du dieu romain Saturne. Pour plusieurs de ces monastères, le patronage primitif de saint Saturnin n'a pas été conservé.

Les églises dédiées au saint l'ont été aussi bien dans les villes épiscopales (Chartres, Clermont, Embrun), où elles ont été généralement construites hors les murs, que dans les campagnes, mais la proportion des églises rurales est plus grande. Nombre d'églises paroissiales ont cependant, dès le XIV^e ou le XV^e siècle, été soustraites au patronage de saint Saturnin pour être placées sous celui d'un autre saint. Outre la région toulousaine, où ces églises sont naturellement nombreuses, on remarque plusieurs concentrations indiquant des centres particuliers de dévotion au saint (diocèse de Narbonne, région parisienne, région bourguignonne autour d'Auxerre, Saintonge et région de la Dordogne).

L'anthroponymie et la toponymie peuvent apporter quelques renseignements, assez décevants, sur l'expansion du culte saturninien. Le nom de Saturnin semble avoir été porté assez couramment du XI^e au XIII^e siècle ; il a même servi de patronyme. Mais les registres de baptême des paroisses toulousaines au XVI^e siècle ne donnent pas une seule fois ce prénom à un enfant ; il faut attendre le XVII^e siècle pour y relever quelques Saturnin. L'hagiotoponymie rend compte de la présence des églises et des monastères les plus importants, mais aussi des églises rurales, des anciens domaines et des décimaires carolingiens très nombreux. Une partie de ces lieux-dits correspond au temporel des abbayes placées sous l'invocation de saint Saturnin ; une autre partie jalonne les routes de Saint-Jacques.

CHAPITRE IV

LE CULTE LITURGIQUE

Depuis le VIII^e siècle, où la liturgie romaine a été introduite en France, jusqu'au Concile de Trente, le culte liturgique de saint Saturnin a été célébré suivant une certaine unité. Les très nombreux livres liturgiques qui contiennent les pièces des offices de ses fêtes en transmettent le calendrier : *dies natalis* le 29 novembre et sa vigile. La fête de la Translation au 1^{er} novembre n'est plus célébrée, sauf en Espagne où la liturgie wisigothique survit jusqu'au XI^e siècle. L'élévation des reliques au XIII^e siècle, solennisée le 25 juin, remplace cette ancienne fête. La géographie de ces calendriers

et livres liturgiques correspond, dans l'ensemble, à celle de l'expansion territoriale du culte.

Trois messes, une pour la vigile, deux pour le jour de la fête, peuvent être reconstituées d'après les livres qui en gardent les formules (Graduels pour les pièces chantées, Sacramentaires pour les oraisons). Leur liturgie est très sobre et sans allusion à l'histoire du saint ; une seule exception : les messes contenues dans un *libellus* (Bibliothèque nationale, ms. nouv. acq. lat. 613) qui, provenant sans doute d'un archétype hispanique, conservent quelques traces de liturgie mozarabe. Une édition de ces messes a été donnée d'après les livres les plus anciens (XI^e siècle).

L'office nocturne pour la fête du 29 novembre a été reconstitué grâce à trois témoins du XI^e siècle qui en donnent le rite monastique, comprenant douze leçons. Les antiennes et les répons utilisent largement, outre le texte de la *Passio antiqua*, des extraits de la Passion rimée, surtout dans sa version abrégée. Les leçons ont été empruntées à toutes les Vies du saint, dont elles transmettent ainsi le texte. On peut noter, à partir du XIII^e siècle, une préférence pour la *Passio antiqua*.

Les hymnes insérées à chaque « heure » de l'office divin, sont au nombre de vingt-deux déjà répertoriées pour le jour de la fête de saint Saturnin ; il faut en ajouter huit autres. Sur ce nombre, sept seulement peuvent être considérées comme anciennes (antérieures au XII^e siècle) : parmi celles-ci, trois reproduisent avec variantes l'hymne du Ve siècle composée par Sidoine Apollinaire ; une fait partie de l'office mozarabe de la Passion rimée. Le septième est l'hymne insérée par Borellus dans la même Passion ; elle rappelle certaines antiennes de l'orational wisigothique pour l'époque de l'Avent et retrace, avec une certaine maladresse, la carrière de Saturnin en suivant étroitement le plan de la Passion rimée.

Trois sermons ont été retrouvés (XIII^e, XIV^e, XV^e siècles) qui traitent véritablement de saint Saturnin : on employait, en général, pour le jour de sa fête une homélie sur l'évangile de la messe des martyrs. Le sermon choisi pour l'édition s'inspire visiblement des passions légendaires et ne met pas en doute l'apostolicité de Saturnin. Il faut enfin mentionner la présence du nom de Saturnin dans diverses litanies, où il n'est pas toujours qualifié d'évêque et de martyr, ce qui rend son identification difficile. Les litanies des églises d'Auxerre et d'Arles l'identifient, en revanche, par le titre de disciple du Christ.

CHAPITRE V

ICONOGRAPHIE DE SAINT SATURNIN

L'étude de l'iconographie du saint montre le degré de sa popularité et révèle comment ses fidèles se le représentaient. Un catalogue a été dressé

de ses principales représentations.

La plus ancienne des images de saint Saturnin encore conservées ne remonte pas au-delà du XI^e siècle ; plus nombreuses durant le Bas Moyen Âge, elles se multiplient à mesure que l'on approche des temps modernes. Trois grands thèmes iconographiques ont été traités : le personnage de l'évêque, son martyre, le cycle légendaire de sa vie et de sa mort.

La représentation de l'évêque est assez banale : il porte les vêtements sacerdotaux, les insignes de l'autorité épiscopale (mitre et crosse). Son identification est assurée par le nimbe, la palme du martyr et quelquefois l'image du taureau, instrument de son supplice, qui accompagnent sa figure. On le trouve ainsi représenté dès le XI^e siècle sur une miniature d'un *Passionnaire* conservé à Florence et, au XII^e siècle, sur les fresques de l'église de Saint-Aventin (Haute-Garonne). En l'absence des sculptures, aujourd'hui détruites, qui décoraient aux XII^e et XIII^e siècles la basilique Saint-Sernin de Toulouse, la plus ancienne statue du saint évêque se trouve dans l'église paroissiale de Vorly (Cher) dont il est le patron ; elle date du XIV^e siècle. L'évolution du type iconographique jusqu'aux images de confrérie gravées aux XVII^e et XVIII^e siècles n'est guère sensible.

Jusqu'au XIII^e siècle, la représentation du martyr de saint Saturnin suit en général les indications de la *Passio antiqua* ; dans les représentations plus récentes, l'imagier s'accorde plus de fantaisie. La scène principale (le saint traîné par le taureau) est souvent accompagnée de l'arrestation du martyr et de son triomphe (figuration de son âme sous forme d'un enfant nu montant au ciel dans une mandorle ; par la suite, accueil céleste par les anges ou Dieu le Père). Le plus ancien monument subsistant est un chapiteau du XII^e siècle du cloître de Moissac, où ces trois moments du supplice sont figurés. Le plus célèbre et le plus intéressant est sans nul doute le « sarcophage » de Saint-Hilaire d'Aude (autrefois Saint-Saturnin), dû au maître de Cabestany. On y trouve pour la première fois associés au triomphe de Saturnin deux figures d'évêque, probablement ses successeurs Hilaire et Exupère. Le thème a été traité à Chartres (porche du transept sud), dans des fresques catalanes (Seo d'Urgell) au XIII^e siècle ; il figure sur un des rares reliquaires du trésor de la basilique Saint-Sernin, sur de nombreux retables du XVe au XVII^e siècle et dans la série des tapisseries de la cathédrale Saint-Étienne.

Le cycle légendaire suit les indications données par les *Gesta* du saint et par la *Passion* interpolée (épisode de la guérison de la fille de l'empereur Antonin ; baptême et guérison de la lépreuse Quiriace). C'est ce programme iconographique qui devait se dérouler au portail occidental de Saint-Sernin de Toulouse, dont les bas-reliefs, sculptés au début du XII^e siècle, n'existent plus, sauf quelques débris. C'est encore dans deux séries tardives de tapisseries (XVI^e et XVII^e siècles) provenant des églises Saint-Saturnin de Tours et Saint-Maimboeuf (anciennement Saint-Saturnin) d'Angers que ce cycle légén-

daire est le mieux représenté. Enfin, il existe, notamment à Saint-Étienne et à Saint-Sernin de Toulouse, des représentations tardives (fresques et tapisseries) du culte apporté aux reliques du saint.

CONCLUSION

Fondé sur la tradition orale du souvenir de son supplice, persistante encore un siècle après son martyre, le culte de saint Saturnin fut très vite reconnu et organisé. Dès le milieu du Ve siècle, les cadres de ce culte étaient établis et en garantissaient l'authenticité. Après une expansion très rapide, au début du Xe siècle, il semble que la dévotion primitive au martyr ait fait place dans la piété populaire et même ecclésiastique au culte rendu à l'évangélisateur, culte entretenu par diverses légendes qui le défigurent, et s'introduisent jusque dans la liturgie, en dépit des efforts de l'Église. Malgré une grande extension territoriale, attestée par l'hagiotoponymie et une iconographie florissante, le culte de saint Saturnin semble fléchir dès le XIe siècle. Il ne disparaît toutefois jamais, spécialement à Toulouse. Dépouillé de son contexte légendaire, saint Saturnin peut encore être honoré comme un des rares martyrs de la Gaule chrétienne.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Édition de la *Passio antiqua*, des *Gesta sancti Saturnini*, de la Passion interpolée, de la Passion rimée, d'extraits du *Speculum sanctorale* de Bernard Gui, des traductions françaises du dossier hagiographique, des messes et de l'office de saint Saturnin, et d'un sermon latin du XIIIe siècle.

ALBUM DE PLANCHES

47 planches relatives à l'iconographie de saint Saturnin (XIIe-XVIIe siècles). - Deux cartes : répartition des églises dédiées au saint et des hagiotoponymes modernes.



and in the case of the patient, a more complete knowledge of the disease and its treatment is necessary. The patient should be informed of the nature of the disease and the treatment which is being given, and should be encouraged to cooperate in the treatment.

THE JOURNAL

The Journal is a weekly publication of the American Medical Association, and is one of the most important sources of information for the physician. It contains a large amount of original research, and is a valuable source of information on the latest developments in medicine. The Journal is published in English, and is available to all members of the American Medical Association. The Journal is a valuable source of information for the physician, and is a must-read for all who are interested in the latest developments in medicine.

THE JOURNAL

The Journal is a weekly publication of the American Medical Association, and is one of the most important sources of information for the physician. It contains a large amount of original research, and is a valuable source of information on the latest developments in medicine. The Journal is published in English, and is available to all members of the American Medical Association. The Journal is a valuable source of information for the physician, and is a must-read for all who are interested in the latest developments in medicine.

THE JOURNAL

The Journal is a weekly publication of the American Medical Association, and is one of the most important sources of information for the physician. It contains a large amount of original research, and is a valuable source of information on the latest developments in medicine. The Journal is published in English, and is available to all members of the American Medical Association. The Journal is a valuable source of information for the physician, and is a must-read for all who are interested in the latest developments in medicine.